

FUGUE

20 h 15

Léa attrapa son portable et sa peluche. Sans bruit, elle descendit l'escalier, ouvrit doucement la porte d'entrée, puis se faufila par le portillon de derrière qui grinça lorsqu'elle l'ouvrit, le gravillon crissant sous ses pas. Elle stoppa, persuadée de se faire démasquer. Au bout de quelques secondes, comme rien ne se produisait, elle partit d'un bon pas vers la maison de sa copine qui habitait à seulement deux rues de la sienne. Ses parents travaillaient de nuit tous les deux, ils étaient hospitaliers. C'était parfait, comme ça, elles seraient seules.

Elle se dépêcha. Malgré les journées assez chaudes, le soir l'humidité revenait. Elle frissonna, elle n'avait même pas pensé à prendre une veste. Elle serra contre elle sa peluche pour se tenir chaud.

Lorsqu'elle se trouva dans la rue mitoyenne à celle de sa copine, elle constata que des voitures étaient stationnées des deux côtés du trottoir. Il y en avait même une très mal garée, l'obligeant à la dépasser par la droite, en frôlant le mur de pierre.

Lorsqu'elle arriva à la hauteur du véhicule, la portière arrière s'ouvrit brutalement. De surprise, elle bondit de côté, lâcha son portable qui s'écrasa au sol. La peluche glissa sous la berline.

— Oh merde ! Putain, vous pouvez pas f...

Une main s'abattit violemment sur sa bouche pendant qu'un individu masqué la forçait à s'asseoir sur la banquette arrière.

Elle voulut hurler, mais on lui asséna un violent coup sur la tête qui lui fit perdre connaissance.

La voiture démarra. Il n'y avait personne dans la rue.

★ ★ ★ ★

21 h 00

Léa reprit connaissance avec un énorme mal de tête. Sur le moment, elle ne se souvint de rien. Elle voulut porter la main à l'arrière de son crâne, mais ne put le faire, car ses mains étaient attachées.

Tout lui revint d'un coup. Elle ouvrit les yeux péniblement et regarda où elle se trouvait.

Elle gémit, elle ressentait comme des coups de poignard dans son crâne.

Pourquoi fallait-il toujours qu'elle n'en fasse qu'à sa tête ?

Alex et Franck se rendraient vite compte de son absence et... et quoi ? Ils ne savaient pas où elle était et l'unique moyen de la localiser, son portable, gisait en mille morceaux sur un trottoir. Elle pensa à sa peluche, la chercha du regard. Elle avait dû la perdre en même temps que son téléphone. Une tristesse immense l'envahit. Pourvu qu'on la retrouve. C'était le dernier souvenir de son père.

Ses pieds n'étaient pas attachés, mais elle n'avait plus ses chaussures. On l'avait posée sur un lit recouvert d'une couverture très usée. La pièce n'avait pas de fenêtre et il n'y avait aucun meuble, à part le sommier et le matelas sur lequel elle se trouvait. Juste une lampe posée à même le sol. La pièce était de petite taille avec un plancher et un plafond en bois. Elle pensa aussitôt à un grenier.

Elle essaya de se redresser, mais avec les mains liées dans le dos, cela relevait de l'exploit. À pas de loup, elle alla jusqu'à la porte.

Puis appuya son oreille contre le battant et écouta. Aucun bruit. Silence total.

— Hé ho ! Y'a quelqu'un ?

Pas de réponse.

— Hé ! Vous m'entendez ?

Toujours aucune réponse.

— Hé ! hurla-t-elle puis, prise de panique à l'idée de se trouver seule en un pareil endroit et ligotée, elle se mit à taper de toutes ses forces avec ses pieds contre la porte.

Au bout de ce qui lui sembla une éternité, elle entendit du bruit, puis des pas dans un escalier. Cela confirma son intuition, elle était au dernier étage d'une maison et on y accédait par des marches en bois. Elles craquaient sinistrement sous le poids de la personne, un costaud à en juger par le couinement du bois.

Subitement, prise de panique, elle recula et se réfugia de l'autre côté de la pièce, contre le mur.

Plusieurs verrous furent ouverts, trois si elle avait bien compté, plus une clé pour la serrure. Elle s'ouvrit sur un homme assez grand, large d'épaules. Il se baissa pour franchir le seuil. Il portait une cagoule noire où seulement les yeux et la bouche étaient visibles.

Il referma la porte à clé derrière lui, puis s'approcha de Léa qui se ratatinait à chacun de ses pas.

Il l'attrapa et la poussa sur le lit.

Aussitôt, elle se mit à hurler. Il sortit un couteau de la poche arrière de son pantalon et elle hurla de plus belle. Il mit un doigt sur sa bouche en signe de silence, puis trancha les liens qui lui maintenaient les mains.

— Tu te tais !

Elle pleurait, complètement terrorisée.

— Laissez-moi partir, s'il vous plaît... laissez-moi partir...

— Je vais t'apporter à boire et à manger et je ne veux plus t'entendre. Si tu veux aller aux toilettes, t'as la cuvette, là.

Il pointait du doigt un coin de la pièce où une sorte de baignoire

en émail, dont les beaux jours étaient révolus depuis longtemps, était posée à même le sol.

— Où je suis ?

— À un endroit où seuls les oiseaux peuvent t'entendre.

Il rit de sa blague. Quand il parlait, sa voix était étouffée. Malgré la place prévue dans la cagoule pour la bouche, les mots restaient comme coincés.

Il redescendit comme il était venu, sans manifester aucune compassion. Léa n'osait plus bouger, terrifiée. Cependant, ce qui la rassurait vaguement, c'était qu'il lui cache son visage. Cela voulait certainement signifier leur intention de la relâcher, sinon ils ne prendraient pas autant de peine.

Un moment plus tard, il lui monta un plateau avec un gobelet en plastique, de l'eau et à manger. Il n'y avait aucun couvert et les aliments avaient été coupés. Ils ne prenaient pas de risque, rien dont elle puisse se servir pour les blesser !

Il repartit comme il était venu, sans lui parler.

CHENNAÏ

Mardi 3 janvier 2012

Cette date devait rester à jamais gravée dans sa mémoire. Son ami Shareef assassiné ! Balayé de la planète d'un claquement de doigts. Des doigts appartenant à des mains puissantes.

Shareef devait sortir son article, mais, depuis trois jours, il avait disparu. Son article n'était pas paru et, quand Franck avait appelé le *The Times of India*, le journal pour lequel travaillait son ami, personne n'était au courant du sujet sur lequel il enquêtait, même pas son rédacteur en chef. Rien n'avait été retrouvé, aucune trace d'un éventuel article. Son PC était tellement propre que l'on aurait pu croire qu'il sortait de l'usine. Aussi neuf que le jour de sa fabrication ! Ses tiroirs aussi avaient été nettoyés. C'était ce que lui avait confié l'inspecteur en charge de l'affaire.

Puis arriva ce jour fatidique où le corps de son ami fut retrouvé. Ce 3 janvier 2012 !

Les journaux avaient eu leurs gros titres :

« The Times of India *en deuil* ! »

« *Le journaliste victime d'un tueur psychopathe ?* »

« *Shareef, victime d'un coup monté ?* »

Lorsque la rumeur concernant les deux ingénieurs français arriva jusqu'aux oreilles des médias, les titres changèrent :

« *Le couple d'ingénieurs : assassins ?* »

« *La pétrochimie responsable !* »

« *La centrale dans le coup !* »

Ce fut l'apothéose journalistique. Les médias se déchaînèrent.

GOODMAN

14 h 30

Le commissaire resta longtemps immobile, assis dans son fauteuil, à fixer sans le voir le presse-papiers en cristal posé sur son bureau, représentant un bouddha rieur.

Il venait de franchir un tournant de sa vie, sûrement le plus important.

Goodman n'aurait jamais imaginé que Naidu ait pu être impliqué. Apprendre qu'il était en contact avec Chabra et travaillait pour lui dans l'ombre l'affolait. Il devenait fou en se rappelant chacune des paroles du juge. Celui-ci avait malheureusement raison, il n'avait aucune preuve pour justifier des paroles et de la proposition qu'il venait de lui soumettre. Goodman aurait pu dégainer son arme et arrêter le juge, mais sous quel motif d'inculpation ? Naidu avait raison, il l'avait coïncé en beauté. Et son coup de sang n'avait rien arrangé, bien au contraire, le juge allait s'empresse de tout raconter à Chabra.

Mais leur instinct, à Noda et à lui, s'était révélé exact. Les Français étaient innocents ! Ce juge, corrompu, n'avait pas hésité un seul instant à les accuser de tout, et cela sans aucun scrupule. Il les aurait laissés en détention en sachant que la prison centrale était terrible, encore plus pour des étrangers.

Quelle pourriture !

Le regard que lui avait lancé Naidu avant de sortir était limpide.

Goodman avait fait son choix : jamais il ne travaillerait pour le crime organisé, quoi que cela rapporte. Il était intègre et le resterait. À cet instant, il fut heureux de ne pas être marié. Sa carrière avait toujours eu la première place et les femmes qui avaient partagé des tranches de sa vie n'étaient pas restées longtemps à cause de son attachement quasi total pour son boulot. Les enfants, de ce fait, n'avaient pas non plus fait partie de l'équation. Cela s'avérait plus simple pour gérer les événements à venir. Il n'avait pas à s'inquiéter pour d'autres personnes que lui.

Chabra et ses hommes étaient très dangereux. Des années que toutes les polices de l'Inde essayaient de le coincer. En vain. Le réseau organisé autour de lui était puissant, et à chaque fois qu'ils avaient failli prouver sa compromission, l'un de ses hommes s'était sacrifié afin de le protéger. Mais Goodman n'aurait jamais pensé que la justice était gangrenée à ce point. Et la centrale ! Cela constituait un problème beaucoup plus pointu à administrer. En effet, aucun d'entre eux n'avait eu d'hésitation pour introduire illicitement des matériels non conformes en un lieu où la sécurité était primordiale.

Et tout cela pourquoi ? L'argent ! Le nerf de la guerre.

Les Français étaient en grand danger : Chabra ferait tout pour les empêcher de témoigner. Noda aussi était en danger à présent, comme toute personne qui se mettrait sur le chemin des mafieux.

Le temps n'était plus à la réflexion mais à l'action. Goodman convoqua l'inspecteur sur-le-champ et lui raconta tout dans les moindres détails.

— Je sais, Noda, qu'en vous mettant au courant, je vous mets en danger, mais seul je ne pourrai rien faire. Je suis surveillé à présent et mes mouvements ne sont plus libres. Il n'y a que vous qui puissiez aider les Français.

Péniblement remis des révélations que venait de lui faire le commissaire, l'inspecteur se concentra néanmoins sur ce que lui disait Goodman.

— Premièrement, il faut sortir les Français tout de suite de l'hôpital, quoi que dise le médecin. Ils ne sont plus en sécurité là-bas. Trouvez un abri que vous serez le seul à connaître. Deuxièmement, faites-les disparaître !

Devant le recul de l'inspecteur, il rit :

— Non, pas de cette façon ! Je pensais que vous me connaissiez mieux que ça ! Faites comme vous le sentez, Interpol ou autre, à vous de voir et pour ça aussi, je ne veux rien savoir !

— Patron, je n'aime pas votre façon de parler, j'ai l'impression que vous allez...

Noda ne put terminer sa phrase.

— Mourir ? finit pour lui Goodman. C'est une éventualité !

— Il faut aviser plus haut que Naidu, contacter la Cour Suprême, leur expliquer ce qui se passe, je suis sûr qu'on trouvera des personnes qui peuvent nous aider !

— Vu tout ce qui s'est passé ces derniers jours, on ne peut se fier à personne. On ne sait pas qui marche avec Chabra. On pourrait mettre en danger encore plus de monde. Il n'hésitera pas à faire assassiner tous ceux qui essaieront de le contrer.

Noda se troubla. Le commissaire était en danger de mort du fait de l'action d'un juge pourri ! Il ne l'acceptait pas ! Goodman ressentit le profond malaise de Noda. Il fut touché par son inquiétude.

— Noda, je vous en prie, il est important de jouer finement. Plus finement qu'eux. Les contrer est le moyen le plus sûr de mettre les Français en sécurité. Même s'ils ne peuvent pas témoigner pour l'instant, je crois profondément en la justice de notre pays et surtout en celle de nos dieux ! Le jour où elle devra être rendue, où qu'ils se trouvent, les Français feront ce qu'ils jugeront bon. J'ai confiance en eux et en vous. Nous devons les protéger, faire notre travail jusqu'au bout. OK ? Ah, au fait, ne dites rien de compromettant au téléphone, même sur votre portable. Le mien est sur écoute !

Noda fixa le commissaire de longues minutes avant finalement d'accepter d'un signe de la tête. Les deux hommes se serrèrent

longuement la main. Leur destin était tracé. À eux de l'accomplir au mieux.



Goodman détruisit tous les documents en sa possession concernant les Français, ainsi que ceux sur Anoki et sa famille. Moins il conserverait de traces sur cette affaire, plus les témoins seraient protégés. Il n'avait pas eu de nouvelles de Naidu et savait qu'il n'en aurait pas. La pourriture avait dû faire son rapport à Chabra. Il ne pouvait compter que sur lui-même, à présent. Noda était un homme de confiance, il ferait le nécessaire pour les Français.

Goodman avait besoin de s'isoler pour digérer les derniers rebondissements. Il avertit les gars du commissariat qu'il partait pour le reste de la journée.

En sortant, il ne prit pas la peine de regarder autour de lui, il savait que les hommes de Chabra le trouveraient quoi qu'il fasse, où qu'il aille. Qu'il soit suivi ou non était sans grande importance.

Il prit son véhicule personnel dans le parking et se dirigea vers le lac Pulicat au sud de l'Inde, où un lagon d'eau saumâtre accueillait les poissons et les crustacés en grand nombre, pour le bonheur des pêcheurs. Un lieu de pêche convoité. Une multitude de petites îles parsèment le lagon et Goodman s'y ressourçait dès que la tension accumulée était trop forte. Son attirail de pêche était toujours dans le coffre de sa voiture.

En roulant bien, il devrait y arriver pour 20 h 00. Il fallait environ cinq heures de route, mais il aimait conduire, cela lui permettait de faire le vide dans son esprit. Il y possédait une cabane et dormait sur place chaque fois qu'il y allait. Quelques bières et la pêche, voilà ce qu'il lui fallait !

Au volant, il évita de poser son regard dans le rétroviseur. Durant le trajet, il mit sa musique préférée, du jazz, Miles Davis, qu'il adorait. Il se détendit, vida son esprit de tout tracas et

conduisit jusqu'au lac en appréciant cette accalmie bienvenue.

Il arriva aux alentours de 20 h 15, il ne s'était pas trompé dans ses estimations. Il prit les bières, ses affaires et le sac de provisions ; il avait fait quelques courses en chemin.

Il rentra le tout dans la cabane, fidèle à elle-même. Elle était de petite taille. La pièce principale faisant office de coin cuisine et de salle à manger très rudimentaire, la chambre avec seulement un lit et une tringle avec quelques cintres, et un lavabo et des toilettes juste à côté. Quand il ouvrit la porte, une odeur de renfermé le saisit, mais une fois les fenêtres ouvertes, la fraîcheur bienfaisante du début de soirée aéra agréablement l'intérieur.

Il attrapa une bière et s'installa sur le rocking-chair qui l'attendait sur le semblant de terrasse construite il y avait des années de cela. Le sol de lattes craqua sous son poids.

Il se balançait d'avant en arrière, laissant son esprit vagabonder librement. Il n'y avait qu'ici qu'il se sentait pleinement à sa place. Personne à qui parler, pas de téléphone, pas de papiers, pas de soucis. Il adorait son boulot, mais c'était plus un sacerdoce qu'une profession. Les horreurs accumulées durant toutes ces années n'arrivaient plus à disparaître totalement de ses pensées et il devait vivre avec elles. Quelquefois, la nuit, il voyait s'allonger à côté de lui une victime dont il n'avait pu résoudre l'énigme du meurtre. Ses propres cris le réveillant, il se rendait compte qu'il avait fait un cauchemar. Un parmi tant d'autres.

Il avait songé plusieurs fois à démissionner et à trouver une autre activité. Mais à quoi bon ? Les victimes le poursuivraient quoi qu'il fasse, où qu'il aille.

Dans cette cabane héritée de son parrain, il pouvait se comporter normalement, sans se soucier de l'opinion des autres.

Il avait 58 ans et envisageait sérieusement de laisser la place à quelqu'un plus jeune. Un flic ayant les dents longues, des idées neuves et une tête pleine d'idéaux. Oui, c'était décidé, à son retour, il anticiperait son départ et l'annoncerait à sa hiérarchie.

Le sommeil l'attrapa sans même qu'il s'en rendît compte.